

**Jean- Baptiste Lamarck**

***Article "INSTINCT"***  
***NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE,***  
*appliquée aux arts, à l'agriculture,*  
*à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.*  
*Par une société de naturalistes et d'agriculteurs.*  
***Volume 16, p 331-343***

**1817**

Réalisation :  
Pôle HSTL du CRHST, 2001  
Unité Mixte de Recherche CNRS / Cité des sciences et de l'industrie, Paris  
<http://www.crhst.cnrs.fr>

Ouvrage numérisé à partir de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque centrale du  
Muséum national d'histoire naturelle  
cote Y1 3026 -- 16

Numérisation : Claudia Zudini, Raphaël Bange  
sous la direction de Pietro Corsi  
pour <http://www.lamarck.net>

Réalisé dans le cadre du portail Internet *Hist-Sciences-Tech* :

>> HistSciences >  
>> Tech >

[Article précédent non reproduit]

INSTINCT. Nom que l'on donne à cette puissance intérieure qui fait agir immédiatement les êtres qui en sont doués, à l'une de ces deux sources d'actions que possèdent l'homme et les animaux *intelligens*, enfin, à la seule dont jouissent les animaux qui ne sont que *sensibles*, ceux que je nomme *apathiques* n'en ayant en eux d'aucune sorte. Cette puissance intérieure, reconnue depuis long-temps comme amenant et dirigeant les actions des animaux, leur fut généralement attribuée, et on lui opposa ce qu'on nommera *raison* dont on fit l'apanage exclusif de l'homme ; mais de part et d'autre, on fut dans l'erreur à l'égard de ces objets, leur source et leur nature n'ayant point été connues.

L'*instinct* est, dans tout être sensible, le produit d'un *sentiment intérieur* qu'il possède ; sentiment très-obscur qui, dans certaines circonstances, l'entraîne à exécuter des actions à son insu, sans détermination préalable, sans l'emploi d'aucune idée, et par suite, sans la participation de la volonté : telle est, pour moi, la véritable définition de l'*instinct*.

Tout être sensible, c'est-à-dire, doué de la faculté de sentir, et ce n'est que dans le règne animal qu'il en existe de cette sorte, possède un *sentiment intérieur*, dont il jouit sans le discerner, qui lui donne une notion très-obscur de son existence, ou autrement, qui constitue en lui le sentiment de son être, et qui y donne lieu à ce *moi* si connu de nous, parce que nous avons le pouvoir d'y donner de l'attention.

Ce sentiment intime d'existence, en un mot, ce *moi* en question nous étoit bien connu, comme je viens de le dire ; mais le sentiment intérieur qui y donne lieu, constituant une puissance, d'une part, susceptible d'être émue par tout besoin senti, et de l'autre, capable de faire agir immédiatement, ne me paroît avoir été reconnu par personne avant moi. On ne s'en occupa point ; on n'en rechercha ni la nature, ni la source ; et l'instinct demeura pour nous un effet aperçu, provenant d'une cause ignorée, reléguée avec tant d'autres, parmi les mystères de l'organisation, supposés impénétrables.

Pour parvenir à connoître la puissance intérieure dont il s'agit, il falloit donner de l'attention au produit naturel de cette *connexion intime* de toutes les parties d'un système nerveux déjà assez avancé dans sa composition, pour que toutes les parties de l'individu en reçussent des

branches ; il falloit remarquer que cette connexion fait nécessairement participer l'individu entier au moindre ébranlement excité dans ce système ; il falloit encore reconnoître que toutes les parties de ce même système aboutissant généralement à un foyer particulier, il devoit résulter de l'extrême mobilité du fluide subtil qu'elles renferment, que la moindre agitation de ce fluide en produiroit une au foyer commun, et que, par lui, cette agitation se propageroit aussitôt dans l'être entier, se répercutant de tous les points jusqu'au foyer même, siège du sentiment intérieur et obscur qui résulte de cet ordre de choses ; enfin, il falloit concevoir que tout besoin ne devient tel qu'à l'instant où l'objet qui manque à l'individu, ou celui qui le gêne ou lui nuit, a excité un mouvement quelconque au foyer dont il vient d'être question ; et qu'alors, seulement, le besoin est ressenti.

Il me reste à montrer comment le *sentiment intérieur* est averti d'un besoin quelconque, c'est-à-dire, par quelle voie tout besoin lui parvient et l'émeut. Pour cela il faut se rappeler que le foyer des sensations est le même que celui qui est le siège du *sentiment intérieur* ; et que le foyer de l'esprit, qui en est séparé, communique, par une voie courte, avec celui des sensations. Les choses étant ainsi, il est évident que les besoins qui appartiennent aux sensations, parviennent

facilement au *sentiment intérieur* par la sensation elle-même ; car si je me brûle inopinément, la douleur aura bientôt amené le besoin de m'y soustraire, et parvenant au *sentiment intérieur*, ce dernier en sera ému aussitôt. Il en est de même de tous les autres besoins de l'ordre des sensations. Quant à ceux qui appartiennent à l'ordre des pensées, et qui sont appelés *moraux*, l'esprit, les ayant jugés, en transmet aussitôt l'impression au *sentiment intérieur*, qui, à l'instant, dirige les actes à exécuter, même ceux de l'intelligence. On sent assez qu'il en est ainsi des besoins qui appartiennent à l'ordre des sentimens ; ordre qui embrasse les penchans et les passions. Or, ces derniers étant des produits du *sentiment intérieur* même, donnent lieu aux besoins de l'ordre dont il s'agit, lesquels sont aussitôt ressentis par le *sentiment intérieur* qui s'en trouve proportionnellement ému (V. l'article HOMME). Je distingue donc les besoins en trois ordres : ceux de l'*ordre des sensations*, ceux qui appartiennent à l'*ordre des pensées*, enfin, ceux qu'embrasse l'*ordre des sentimens*. Je n'en connois aucun qui ne se rapporte à l'un de ces ordres.

Il étoit, sans doute, difficile de réunir toutes ces considérations par la pensée ; mais il falloit le faire, parce qu'elles s'enchaînent, qu'elles sont dépendantes, et qu'elles concernent un phénomène organique très-compiqué dans ses causes et son mécanisme. En effet, les phénomènes divers que

produit le sentiment intérieur, ceux qui constituent la sensation, enfin, ceux qui appartiennent à l'intelligence, sont dans le même cas ; et comme ce sont des phénomènes organiques, conséquemment des phénomènes physiques, et que la nature n'en sauroit produire d'aucun autre ordre, quelque compliquées que soient leurs causes, elles sont susceptibles, néanmoins, d'être saisies ; et l'homme ne peut avoir de moyens que pour reconnoître celles-là.

Cet éclaircissement donné, je reviens au *sentiment intérieur*, dont ici la considération est importante ; et je dis qu'il constitue une véritable puissance, puisque, dès qu'un besoin l'émeut, ce sentiment a la faculté de faire agir immédiatement. Il est, effectivement, susceptible d'être ému par tout besoin ressenti ; et, dès-lors, sans le concours d'aucune pensée, d'aucune volonté, d'aucune cause hors de lui, il fait agir sur-le-champ, et fait exécuter l'action propre à satisfaire au besoin éprouvé, ou au moins, celle qui y tend directement.

Pour qu'une sensation puisse parvenir à donner une idée, et pour que tout acte quelconque de l'intelligence puisse s'exécuter, l'*attention* est préalablement nécessaire ; au contraire, relativement à tout acte de l'*instinct*, l'*attention* n'a jamais besoin d'être employée, et ne l'est pas effectivement.

Les faits qui appartiennent au *sentiment intérieur* sont donc d'un ordre particulier, très-différent de ceux qui donnent lieu aux sensations et aux actes de l'intelligence.

Ainsi l'*instinct* n'est pas, comme on l'a cru, un flambeau qui éclaire : puisque les actes qu'il fait exécuter ne sont jamais le résultat de pensées délibérantes, de préméditations, de jugemens qui les terminent, en un mot, de déterminations constituant des actes de volonté. Les actes de l'*instinct* sont, au contraire, des effets toujours parfaitement proportionnels aux causes qui y donnent lieu, ce qui assure leur rectitude ; tandis que les actions qui, comme celles que fait exécuter la volonté, résultent d'un jugement, sont toujours exposées à l'erreur, quoique plus ou moins, selon le degré d'intelligence de l'individu, et son expérience plus ou moins grande.

Tous les actes, en effet, que l'*instinct* fait produire, sont les suites d'émotions excitées dans le sentiment intérieur, par chaque besoin ressenti ; émotions fortes ou foibles, selon la nature, l'intensité ou l'urgence des besoins qui les excitent. Ainsi, de même que tout mouvement communiqué à un corps est toujours, dans sa force et sa direction, le produit juste de la puissance qui l'a communiqué ; de même aussi, toute action que fait exécuter l'*instinct*, est toujours le produit juste de

l'émotion excitée dans le sentiment intérieur, ainsi que celui de la grandeur, de la nature et des modifications particulières de cette émotion. Or, cette même émotion, devenant cause active, met, dans l'instant, en mouvement, les organes qui doivent exécuter cette action. V. la *Philosophie zoologique*, vol. 2, page 447.

Je n'ai point de terme pour exprimer cette puissance intérieure, dont jouissent non-seulement les animaux intelligens, mais encore ceux qui ne sont doués que de la faculté de *sentir* ; puissance qui, émue par un besoin ressenti, fait agir immédiatement l'individu, c'est-à-dire, dans l'instant même de l'émotion qu'il éprouve ; et si cet individu est de l'ordre de ceux qui sont doués de facultés d'intelligence, il agit, néanmoins, dans cette circonstance, avant qu'aucune préméditation, qu'aucune opération entre ses idées, ait provoqué sa *volonté*.

C'est un fait positif, et qui n'a besoin que d'être remarqué pour être reconnu, savoir : que dans les animaux dont je viens de parler, et dans l'homme même, par la seule émotion du *sentiment intérieur*, une action se trouve aussitôt exécutée, sans que la pensée, le jugement, en un mot, la volonté de l'individu y ait eu aucune part ; et l'on sait qu'une impression ou qu'un besoin subitement ressenti, suffit pour produire cette émotion.

« Ainsi, nous-mêmes, nous sommes assujettis, dans certaines circonstances, à cette puissance intérieure qui fait agir sans préméditation. Et, en effet, quoique très-souvent nous agissions par des actes de volonté positive, très-souvent aussi chacun de nous, entraîné par des impressions intérieures et subites, exécute une multitude d'actions, sans l'intervention de la pensée, et conséquemment d'aucun acte de volonté. Or, cette puissance singulière, qui nous fait agir sans préméditation, à la suite d'émotions éprouvées, est celle-là même que, sans connoître sa nature, l'on a nommée instinct dans les animaux : *Hist. nat. des animaux sans vertèbres, Introduction*, vol. 1, pag. 17 à 19.

C'est elle qui nous arrête et nous fait reculer subitement à l'aspect inattendu d'un danger qui survient, ou lorsqu'un grand bruit nous surprend ; c'est elle qui nous cause la frayeur, selon notre foiblesse plus ou moins grande, à la vue des périls auxquels nous sommes exposés ; c'est elle qui dérange notre présence d'esprit, c'est-à-dire, nos facultés d'intelligence, dans les circonstances difficiles où nous nous rencontrons ; c'est elle, en un mot, qui, dans une émotion violente, telle qu'une douleur excessive ou une joie immodérée, trouble nos sens, au point de nous en faire perdre quelquefois l'usage, etc., etc., etc.

La puissance singulière dont je viens de parler, et qui nous fait agir à notre insu, avant qu'aucune préméditation ait pu concourir à l'action exécutée ; celle, en un mot, que l'on a nommée *instinct*, n'est donc point particulière aux animaux, puisque nous y sommes nous-même assujettis. Elle ne leur est pas même générale ; car les animaux que j'ai nommés *apathiques*, ne jouissant point de la faculté de *sentir*, ne sauroient avoir de *sentiment intérieur*, ne sauroient sentir des besoins, ne sauroient en éprouver les émotions qui peuvent faire agir, enfin, ne sauroient avoir d'*instinct*.

S'il est vrai que les animaux soient des productions de la nature, il l'est aussi qu'elle ne les a produits que successivement ; qu'elle n'a pu accroître que progressivement leurs moyens ou leurs facultés ; enfin, qu'elle n'a pu établir que graduellement les organes ou systèmes d'organes particuliers, qui donnent aux plus parfaits d'entre eux cette réunion de facultés particulières que nous leur connoissons. Il en résulte que tous les animaux ne possèdent point cette réunion de facultés, ni celle des organes qui les donnent ; qu'avant d'avoir amené l'existence des animaux sensibles, la nature en a produit qui ne sont encore qu'*apathiques* ; et qu'ensuite, ayant réussi à établir le *sentiment* dans un grand nombre d'animaux divers, ce n'est qu'après avoir préparé, en eux, des perfec-  
[perfectionnemens]

tionnemens plus éminens encore, qu'elle est parvenue à donner à beaucoup d'autres, des facultés d'intelligence dans différens degrés. Ces vérités, établies dans ma *Philosophie zoologique*, et dans l'Introduction de l'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, seront toujours du nombre de celles qu'il sera impossible de contester solidement, parce que l'observation des faits qui concernent les animaux, les attestera toujours.

Il faut donc distinguer nécessairement les actions qui s'exécutent à la suite d'une préméditation qui amène une détermination, en un mot, la *volonté*, de celles qui se produisent immédiatement à la suite des émotions du *sentiment intérieur*, c'est-à-dire, par l'*instinct*. Il faut même distinguer les actions de cette dernière sorte, de celles qui ne sont dues qu'à des excitations de l'extérieur ; car toutes ces causes d'actions sont essentiellement différentes, et tous les animaux ne sauroient être assujettis à la puissance de chacune d'elles : l'étendue des différences d'organisation ne le permet nullement.

Ainsi, l'*instinct* ne sauroit être le propre des animaux *apathiques* ; il ne peut être que celui des animaux qui ont des sens, qui, conséquemment, peuvent éprouver des sensations, et qui ne sont doués de cette faculté admirable, que parce qu'ils possèdent un système nerveux assez composé pour former un ensemble de parties qui se communiquent et aboutissent toutes à un foyer

commun, dès-lors capable de faire participer le système entier aux suites du mouvement excité dans une de ses parties.

Or, tout animal qui possède un système nerveux ainsi composé, dont les parties s'étendent à peu près partout et vont se rendre à un foyer commun ou principal, jouit alors d'un *sentiment intérieur* auquel tout son être participe, qu'il éprouve continuellement sans le discerner, parce qu'il est, en quelque sorte, très-obscur, et qui lui donne la *conscience* de son existence et des différens besoins qu'il peut éprouver.

Ce *sentiment intérieur* est tout-à-fait étranger à toute sensation grande ou petite, en un mot, à la douleur forte ou foible, partielle ou à peu près générale ; mais toute sensation éprouvée et tout besoin ressenti lui sont rapportés et l'émeuvent. Les émotions que ce *sentiment intérieur* éprouve alors font agir immédiatement l'individu, soit pour se soustraire à la douleur, soit pour satisfaire au besoin ressenti, ainsi que nous l'avons montré plus haut. Voyez l'Introduction de l'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, vol. 1, pag. 242 et suivantes.

L'on sait que les fluides des principaux systèmes d'organes, surtout ceux du système sanguin, par des causes dont plu- [plusieurs]

sieurs sont déjà connues, sont sujets à se porter, avec plus ou moins d'abondance, tantôt vers l'extrémité antérieure du corps, tantôt vers l'inférieure, et tantôt vers tous les points de sa surface externe. Ainsi, quoique renfermés dans des canaux particuliers ou dans des masses appropriées dont ils ne peuvent franchir les limites latérales, les fluides de plusieurs de ces systèmes d'organes jouissent, par les communications qui existent entre eux, d'une relation générale, qui les met dans le cas de recevoir des impulsions ou des excitations pareillement générales, d'où résultent, dans le système sanguin, les affluences particulières dont je viens de parler.

Ce que je viens de dire des mouvemens singuliers qui s'exécutent dans le système sanguin, en certaines circonstances, des affluences presque générales du sang, tantôt vers certaines parties du corps, tantôt dans d'autres, n'est point uniquement le propre de ce système. On connoît d'autres humeurs que le sang, lesquelles subissent des métastases analogues et plus promptes encore. Mais c'est surtout dans le système nerveux, lorsque sa composition est fort avancée, que l'on observe des faits de cette nature, bien plus remarquables encore par leur promptitude et par les phénomènes

qu'ils occasionent. Or, par suite de l'extrême mobilité du fluide nerveux, de l'étonnante vivacité ou promptitude de ses mouvemens, et, en outre, de la communication de toutes les parties du système nerveux, les nerfs aboutissant tous à un foyer commun, la plus petite cause produit un ébranlement proportionné dans le système entier, et l'individu le ressent dans tout son être, sans pouvoir le distinguer clairement, ni le définir. Telle est la source des émotions du *sentiment intérieur* ; émotions qui sont si remarquables par la puissance qu'elles exercent sur les autres organes (1).

Le *sentiment intérieur*, dont je viens de montrer la nature et la source, et dont la découverte m'appartient, puisqu'on n'en trouve la définition dans aucun ouvrage, est quelquefois désigné, seulement, sous la dénomination de conscience. Mais cette dénomination, surtout d'après les idées qu'on y attache, ne le caractérise point suffisamment. Elle n'indique pas que ce sentiment obscur, mais général, soit tout-à-fait étranger à toute sensation quelconque, quoiqu'elle lui parvienne ; elle n'indique pas qu'il soit aussi fort étranger à l'esprit, dont, néanmoins, les actes lui arrivent toujours ; enfin, elle n'indique pas qu'il soit une véritable puissance, capable de faire

(1) Qui ne connoit la gravité des désordres que produit quelquefois dans l'organisation, l'émotion que cause une grande frayeur?



agir directement, sans la nécessité d'une détermination, d'une préméditation.

Ce qui montre que le sentiment intérieur est étranger à la sensation, c'est que tout mouvement qui s'exécute dans le système des sensations, commence aux extrémités des parties de ce système, et se transmet ensuite au foyer commun, ce qui indique la nécessité d'une répercussion double : tandis que tout ce qui émeut le sentiment intérieur, ne le fait qu'au foyer même de ce sentiment, dont l'émotion ne produit qu'une répercussion simple. D'ailleurs la sensation ne met elle-même aucune des parties du corps en action ; ce qu'au contraire le sentiment intérieur a la faculté de faire par lui-même.

Outre ce que je viens d'exposer sur la nature et les facultés du sentiment dont il s'agit, pour montrer que la dénomination de *conscience* ne l'a point fait réellement connaître, j'ajouterai que cette dénomination semble permettre la supposition du concours de la pensée et du jugement, dans les actions que ce sentiment ému fait subitement produire : ce qui n'est pas vrai. L'observation atteste, en effet, que, parmi les animaux qui possèdent ce même sentiment, les uns, tout-à-fait dépourvus d'intelligence, n'agissent uniquement que par la voie de cette puissance ; tandis que les autres, réellement intelligents, agissent quelquefois

par les suites d'une volonté que leur pensée amène, et, néanmoins, agissent bien plus souvent encore par les émotions de leur sentiment intérieur, c'est-à-dire, par l'instinct, que par les résultats de leur volonté.

« Il n'y a guère que l'homme et quelques animaux des plus parfaits qui, dans des instans de calme intérieur, se trouvant affectés par quelque intérêt qui se change aussitôt en besoin, parviennent alors à maîtriser assez leur *sentiment intérieur* ému, pour laisser à leur pensée le temps de choisir et de juger l'action à exécuter. Aussi ce sont les seuls êtres qui puissent agir volontairement : et, néanmoins, ils n'en sont pas toujours les maîtres. » (*Hist. nat. des animaux sans vertèbres*, Introd. vol. 1, p. 245).

Il est donc nécessaire de distinguer, parmi les actions des animaux intelligents et même de l'homme, celles qui proviennent immédiatement de cette puissance interne qui constitue l'instinct, de celles qui résultent d'une préméditation qui permet un choix, un jugement, et qui amène les actes de volonté.

Pour être entendu, il est nécessaire de dire que je nomme *source d'actions*, la cause excitatrice de la puissance qui exécute, ou, en d'autres termes, qui met en mouvement les

parties du corps qui doivent agir. Or, la cause excitatrice dont il s'agit, est, dans l'homme, ainsi que dans les animaux intelligens, tantôt l'impression directe d'un besoin senti, et tantôt celle d'un besoin qui résulte d'un acte de volonté. Dans le premier cas, c'est *l'instinct* qui fait agir ; dans le second, l'action provoquée est un produit de l'intelligence : mais, dans l'un et l'autre cas, la puissance qui exécute, celle qui meut et dirige le fluide nerveux vers les parties qui doivent agir, est toujours le sentiment intérieur. Malgré les apparences, et je m'y étois trompé, les deux sources d'actions citées ne sont des puissances que sous certains rapports, c'est-à-dire, que comme excitantes ; mais, comme je viens de le dire, celle qui exécute elle-même et qui est toujours unique dans l'homme et dans les animaux qui la possèdent, n'est autre que le sentiment intérieur.

L'instinct n'est qu'une force qui entraîne, que le produit du *sentiment intérieur* qu'un besoin quelconque a ému. C'est une puissance, en quelque sorte, mécanique et qui n'a point en elle-même de degrés, mais dont les effets sont toujours proportionnels aux causes qui la font agir. L'individu, qui en est doué, la possède en naissant telle qu'il l'aura dans le cours de sa vie ; car *l'instinct*, qui constitue cette puissance, n'est point susceptible de perfectionnemens, et ne change point

à mesure qu'il est exercé. Il ne se trompe jamais à l'égard des actions qu'il tend à faire exécuter ; et, en cela, il est fort différent de cette source d'actions que la volonté constitue. Enfin, il est aussi fort différent des *penchans*, en ce que ceux-ci, dans leurs développemens, sont susceptibles d'acquérir divers degrés d'exaltation, au point de se transformer en passions, souvent d'une violence extrême : ce qui fait que l'on ne sauroit trouver alors aucune proportion entre leur cause et leur véhémence.

Effectivement, si l'on veut savoir pourquoi les actions qui proviennent des déterminations par l'intelligence, qui résultent d'un choix, d'un jugement, et par suite de la volonté, sont souvent inconvenables, trompent quelquefois, et n'atteignent pas alors le but désiré ; tandis que celles que *l'instinct* fait exécuter, ne trompent jamais, vont directement au but, et sont toujours les plus propres à satisfaire au besoin ressenti ; que l'on veuille donner de l'attention aux considérations que j'ai exposées dans ma *Philosophie zoologique* (vol. 2, p. 441-450), et surtout aux suivantes qui en obtiennent un fondement solide.

A l'égard des êtres doués d'intelligence, tels que *l'homme* surtout, qui va nous offrir des exemples dans ce que nous avons à dire sur ce sujet, tout acte de volonté est toujours la

suite d'un jugement. Or, tout *jugement*, sans exception, est exposé à l'erreur : nous allons essayer de le prouver.

Un *jugement* est un acte organique, une opération qui s'exécute entre des idées rendues présentes à la pensée ; et tant que l'organe propre à cette fonction n'est point altéré, son opération est toujours ce qu'elle doit être, son résultat qui constitue le jugement est toujours juste. Cependant ce jugement, très juste en lui-même, est toujours exposé à l'erreur, relativement à l'objet auquel on l'applique : en voici la raison.

Sans doute, tant qu'un organe n'est point altéré, toute opération qu'il exécute ne peut être fautive, et ne l'est jamais effectivement ; il s'ensuit que celle qui constitue un *jugement* ne sauroit l'être. Cette dernière opération est toujours le résultat très-juste des éléments qui y ont servi, en un mot, des idées qui y furent employées.

On peut comparer un jugement au résultat d'une opération d'arithmétique : le quotient trouvé est juste, si la règle a été bien faite ; et, néanmoins, ce résultat est faux dans son application, si l'on n'a point fait usage, dans le calcul, de toutes les données qui devoient y entrer. Voyez à ce sujet, l'article JUGEMENT.

Ainsi, comme je l'ai dit au commencement de cet

article ; l'homme et les animaux intelligens possèdent deux sources d'actions très-distinctes : celle qui résulte d'une *préméditation* qui peut amener la volonté d'agir ; et celle qui provient de l'*instinct* qui peut, de son côté, faire exécuter diverses actions. Il n'en est pas de même des animaux qui ne sont que *sensibles* ; car l'instinct est la seule source de leurs actions, ce que j'ai déjà montré ; et ils n'ont que des habitudes qu'ils conserveront toujours les mêmes, tant que les causes qui les ont amenées ne changeront point. Quant aux animaux *apathiques*, les causes qui les font agir sont absolument hors d'eux : privés du *sentiment intérieur*, ils le sont aussi, par conséquent, de celui de leur existence, comme les végétaux, et l'instinct est entièrement nul pour eux.

Or, puisque l'*instinct* n'est qu'un produit du *sentiment intérieur*, il étoit donc nécessaire, avant tout, de se former une juste idée de ce dernier, pour parvenir à reconnoître la nature et la puissance de la singulière source d'actions qu'il constitue. Je compléterai, en quelque sorte, les idées essentielles qu'il convient de se former de ce même sentiment, en disant ici un mot de chacun de ses produits.

Effectivement, trois sortes de produits appartiennent au sentiment intérieur, savoir : 1° l'*instinct*, puissance qui fait agir, et que je crois avoir suffisamment caractérisée ; 2° les *penchans naturels* qui existent en même temps que l'individu, mais

que le *sentiment intérieur* seul développe, lorsque les circonstances dans lesquelles l'individu se rencontre y sont favorables ; 3° les *sentimens* particuliers que chaque individu a pu se former ou éprouver dans le cours de sa vie. Dans les considérations très-resserrées que j'ai exposées à l'article *homme*, j'ai déjà indiqué ces trois sortes de produits du sentiment intérieur ; ici, je vais exprimer succinctement ma pensée sur leur nature, leur distinction et leurs caractères.

Relativement à l'*instinct*, je n'ajouterai rien à ce qui en a été dit ci-dessus. En effet, on y a vu que ce produit du *sentiment intérieur* est très-distinct des penchans, ainsi que des *sentimens* particuliers, et qu'il constitue une puissance qui fait agir immédiatement, chaque fois qu'un besoin senti sollicite une action.

Quand aux *penchans*, je les nomme naturels, parce que c'est, effectivement, la nature qui les a institués, et parce qu'ils existent en même temps que l'*instinct*, aussitôt même que le sentiment intérieur. Et, en effet, dès qu'un individu a le sentiment intime de son existence, qu'il le remarque ou non, il a aussitôt un penchant à la conservation de son être : et ce penchant est la source de tous les autres, quelque nombreux qu'ils puissent devenir : ce que je crois avoir mis en évidence dans *l'Introduction à l'hist. nat. des animaux sans vertèbres*, vol. 1, p. 259. Mais si les penchans

furent établis par la nature, c'est au sentiment intérieur seul que chacun d'eux doit le développement qu'il acquiert lorsque les circonstances y sont favorables. Ainsi, les penchans développés sont la seconde sorte de produits du sentiment intérieur. On sait assez que leur développement, lorsqu'il est excessif, les transforme en *passions* ; celles-ci, par conséquent, étant du même ordre, appartiennent donc encore au sentiment intérieur.

Enfin, la troisième sorte de produits du sentiment intérieur consiste dans les *sentimens* particuliers que chaque individu a pu se former dans le cours de sa vie ; *sentimens* qui peuvent être régis ou dirigés par le degré de raison de l'individu, mais qui, trop souvent, ne le sont que par ceux de ses penchans qui se sont développés. Ayant cité les *sentimens* dont il s'agit à l'article *homme*, nous nous bornerons ici à indiquer leur source ; et nous dirons qu'ils sont tous, en quelque sorte, accidentels, ne sont point donnés par la nature, et sont, en cela, très-distincts des penchans. Ils tiennent à la manière dont l'être qui les éprouve voit ou juge les choses, selon son âge, sa situation, les préventions qu'il a reçues, les prestiges qui lui imposent, les opinions qu'il trouve admises, etc. ; et nous pensons que leur formation est due aux causes suivantes.

Il nous semble, effectivement, que certaines impressions

fréquentes et répétées de la part de la pensée, opérées sur le sentiment intérieur, y doivent donner lieu à une espèce de *besoin permanent*, besoin qui constitue tel des sentiments dont il est question. Ce sentiment a ses paroxysmes, selon les circonstances ; mais il subsiste tant que les causes qui l'ont établi ne changent point, parce que l'espèce de besoin qui en résulte subsiste lui-même. Les paroxysmes du même sentiment sont les suites de certaines agitations plus grandes du fluide qui occupe le siège du sentiment intérieur ; agitations opérées par le besoin cité, tout à coup devenu plus pressant. Ainsi les *sentimens* particuliers de l'homme, très-variés parmi les individus de son espèce, ne sont que des produits de son sentiment intérieur, occasionés par des besoins en quelque sorte permanens que certains ordres ou états habituels de sa pensée ont fait naître et entretiennent. Sans trop craindre de se tromper, on pourroit dire des *sentimens*, que ce sont des *habitudes* particulières du sentiment intérieur.

Maintenant, on reconnoîtra, sans doute, que l'espèce de digression que je viens de faire, à l'égard des produits du *sentiment intérieur*, étoit véritablement nécessaire pour faire entièrement connoître ce sentiment, pour lequel nous aurions besoin d'une expression particulière, afin de le désigner sans confusion. On a pu voir, par tout ce qui précède, que le sentiment dont il est question

constitue une puissance très-grande, et surtout très-importante à prendre en considération ; car, sans cette considération, presque tous les phénomènes de l'organisation resteront à jamais inintelligibles pour nous.

Je crois avoir montré, effectivement : 1° que le *sentiment intérieur* est la seule cause qui exécute toute action des parties du corps qui se trouvent dans notre dépendance ; soit les mouvemens de tous genres que nous pouvons imprimer à ces mêmes parties, soit la formation de nos idées, de nos pensées, de nos actes de mémoire, en un mot, de tous les phénomènes de notre intelligence ; 2° que lui seul est la cause productrice de l'*instinct*, de tout ce qu'il fait exécuter aux êtres qui en sont doués ; 3° que c'est encore à lui qu'est dû le développement de nos penchans ; 4° enfin, que c'est toujours lui qui donne lieu aux *sentimens* particuliers si variés, quelquefois si étranges et si singuliers, qui s'observent parmi les individus de notre espèce.

Il est maintenant facile de concevoir l'impossibilité où l'on fut de déterminer positivement la nature de l'*instinct*, et, par conséquent, son pouvoir et ses limites, tant que celle du *sentiment intérieur* ne fut pas connue.

*Cabanis* fut sur le point de faire la découverte de l'*instinct* :

cependant il n'y put parvenir. Il sentoit la force de l'opinion ancienne qui considéroit la *sensibilité physique* comme la source de toutes les idées, de toutes les actions ; il sentoit aussi combien étoient fondés ces observateurs qui considérèrent pareillement toutes les déterminations des animaux, non comme un produit d'un choix raisonné, de l'expérience mise à profit, mais comme se formant sans que la volonté des individus y puisse avoir aucune part : ce qui est bien là, effectivement, le propre de *l'instinct*. Néanmoins, ainsi que l'avoient fait jusqu'alors les philosophes et tous les physiologistes, *Cabanis* ne reconnut point à quoi tenoit la *sensibilité physique* ; ne la borna point ; l'attribua généralement à tous les animaux, comme étant le propre de leur nature ; ne mit nullement à profit l'importante détermination de *l'irritabilité* qu'on doit à *Haller* ; enfin, ne reconnut point véritablement le *sentiment intérieur*, et, conséquemment, ne put découvrir *l'instinct* : il confondit même ce dernier avec les penchans.

N'ayant trouvé nulle part la démonstration du *sentiment intérieur*, je crois donc être le premier qui ait mis ce sentiment en évidence, qui ait montré que tout besoin senti peut l'émouvoir et le mettre en action, en un mot, qui l'ait présenté comme une puissance remarquable que la nature est parvenue à instituer dans un grand nombre d'animaux divers, et qui est très-importante à considérer dans l'homme même. Le *sentiment intérieur* m'étant connu, la

détermination précise de ce qu'est réellement *l'instinct* ne m'offrit plus de difficultés ; et je pense avoir exposé clairement, dans cet article, ce qu'il étoit essentiel d'en dire. V. l'article INTELLIGENCE.